

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 31 (1893)
Heft: 35

Artikel: La famille Wiggins
Autor: Grandmougin, Charles
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-193792>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

parts, battant l'air de leur queue, ce qui redouble l'ardente colère de leurs implacables ennemis.

Des soldats européens sont grièvement blessés ; quelques-uns meurent le lendemain de piqûres cruelles et leurs corps tuméfiés sont méconnaissables. — Voilà donc une recette toute trouvée pour faire abandonner un village occupé par l'ennemi. Qu'un habitant, avant de fuir sa demeure envahie, renverse toutes les ruches qu'il aura portées dans le voisinage des chevaux et des hommes, et alors il assistera à la plus belle déroute de l'ennemi, mis en suite par ces combattants ailés.

Pauvre abeille, précieuse et charmante abeille, que l'on fasse de ton vol rapide et de ton instinct admirable un messager de la patrie, rival des pigeons et des hirondelles, fort bien ; mais qu'on lance contre des hommes les essaims exaspérés, c'est autre chose.

Ce n'est pas la mort que la nature a placée au bout de ton aiguillon ; c'est ton admirable industrie, c'est le merveilleux travail de ta ruche qu'elle a voulu exposer à nos regards ravis, c'est ta récolte précieuse qu'elle a entendu prodiguer aux hommes.

L'abeille, c'est la grande artiste des jardins, des champs et des bois, c'est la « mère » féconde et respectée ; c'est la mouche d'or à qui nous devons la cire et le miel. Laissons-la à sa ruche, sujet d'admiration et source de richesse ; laissons-la à ses fleurs et à ses parfums. Son doux champ de bataille est au milieu des plantes embaumées, le thym et le serpolet, les lavandes et le romarin, le pin des montagnes, l'eucalyptus, le chèvrefeuille, les bruyères roses et les genêts d'or, les ajones fleuris, l'aubépine blanche.

Laissons-la à son industrie féconde et charmante, car nous n'avons pas besoin d'elle pour aider nos escadrons et défendre la patrie. »

LA FAMILLE WIGGINS

par Charles GRANDMOUGIN.

C'est un immense quartier de Londres, dont la mélancolie noire s'augmente encore, dans les parties basses, de l'humidité de la Tamise. Là, près de masures serrées et sales, s'accumulent des pourritures successives ; des porcs grouillent ici, de longues files d'étables s'alignent là, et, comme le chemin de fer passe non loin, le vent apporte souvent au nez des voyageurs les odeurs mêlées de tous les fumiers. On pourrait croire que ce quartier est un des points extrêmes de la grande cité, un de ces chancres extérieurs qui bordent les capitales ; aucunement. Il a été enserré lentement dans la ville par les constructions sans cesse croissantes de celle-ci qui, comme une hydre vivante de pierre brune, s'étend sans trêve, démesurée et insatiable.

Les riches, et surtout les vieilles filles, ai-

ment à honorer de leurs visites pieuses et de leurs charités méthodiques ces tristes masures où l'alcoolisme et la fringale font des ravages égaux. Pourtant, certains des miséables qui habitent là s'offrent toujours, malgré leurs ressources infimes, un luxe suprême, celui de bien soigner leurs morts, et, chose à peine croyable, ils tiennent beaucoup à ce que le cercueil soit capitonné de satin blanc. Peu importe la qualité du dit satin, pourvu qu'il ait des reflets chatoyants et donne au public des derniers visiteurs l'illusion d'une belle étoffe. Tout pour l'apparence, telle est la grande maladie des Anglais, riches ou pauvres.

Un jour, du fond de ce quartier, une petite fille maigre, aux cheveux jaunes, aux grands yeux d'un bleu clair, Maggie Wiggins, arriva en courant chez deux visiteuses du district, deux sœurs très connues, mesdemoiselles Burton, qui habitaient la partie haute et aristocratique du quartier.

Ces vieilles protestantes, chez qui des charités régulières remplaçaient les douceurs absentes de la maternité, avaient coutume de se rendre chez les pauvres diables, d'y laisser un certain nombre de ces petites feuilles appelées *tracts* qui contiennent des histoires édifiantes, et de leur apporter, le samedi soir, des restes de viande. Le Londres du dimanche est, en effet, une vraie nécropole, aucun magasin n'est ouvert et le Très-Haut doit être satisfait quand des étrangers sont exposés à tirer vainement la langue devant la porte des boulangeries. La viande réjouissait fort les pauvres gens : quant aux *tracts*, ils ne les laissaient pas toujours, bien que ces petits cahiers leur enseignassent la soumission à la Providence et l'efficacité de la prière.

— C'est toi, Maggie, dirent les vieilles filles à la gamine essoufflée ; qu'y a-t-il donc ?

Maggie répondit avec des sanglots plein la voix : « Papa est mort cette nuit !! »

— Il est donc revenu ?

— Oui, revenu pour mourir !... Mort de tousser !... Et maintenant nous n'avons même pas de quoi payer le cercueil ! Je vous en supplie, mes ladies, ayez pitié !... »

Les pauvres appellent une dame quelconque *my lady* (titre de noblesse) comme les petits mendiants braillards de Naples vous qualifient d'Excellence.

Immédiatement compatissantes, les deux Burton tâchèrent de consoler la petite et la suivirent, car elles tenaient, comme toujours, à faire personnellement leur devoir et à prier pour le mort, devant lui. La pluie tombait, monotone, drue et froide, une vraie pluie de novembre capable de rendre pessimiste l'ivrogne le plus illuminé. A travers les cloaques noirs et le désert des rues, on arriva, à la nuit tombante, dans la mesure mortuaire.

Le trépassé était sur son lit, éclairé par les rougeâtres lueurs d'une mauvaise lampe à huile minérale, son ossature modelée en plis raides par le drap blanc.

Près de lui, sa femme, *charwoman* de son métier, c'est-à-dire employée en sous-ordre par les domestiques, pleurait en reniflant sur la manche de sa robe sale. Des enfants grouillaient autour, ceux qui marchaient à peine aussi guenilleux et aussi puants que les grands de quinze ans. Des loques de papier, minces et flasques, pendaient aux murs, les unes sur les autres, comme ces grosses toiles d'araignées qui s'accumulent en draperies grises sur les parois des caves.

Puis c'était l'odeur innommée des haillons qui n'ont jamais été lavés, et les senteurs confondues de la houille qui fumait au fond d'un gros poêle et des restes de gin qui s'évaporaient dans des gobelets d'étain.

Les Burton, affligées et douces, s'étaient mises sans retard à consoler et à encourager la mère. L'une d'elles lut ensuite à haute voix le chapitre de la Bible où Job, ayant tout perdu, accepte sans amertume les volontés de l'Éternel. A chaque verset s'ajoutaient les houhou-hou lamentables d'un môme de cinq ans qui vautré sur le sol, noir de houille, paraissait absolument inconsolable.

Une fois la sainte lecture terminée, les demoiselles charitables mirent un demi-souverain sur la table, à côté du mort. La vieille les bénit avec des sanglots longs et des gestes reconnaissants. Quand la porte fut fermée sur la famille en pleurs, les bonnes filles se disposerent à reprendre leur marche dans la nuit, mais aussitôt l'ainée s'aperçut qu'elle avait oublié son parapluie. Elle rentra pour le prendre. Horreur ! Le mort, assis sur son lit regardait curieusement, à la clarté trouble de la lampe éloignée, le demi-souverain qu'il tenait entre le pouce et l'index.

Autour de lui grouillait en tumulte la famille avec mille exclamations. Saisie d'effroi, la vénérable demoiselle poussa un grand cri et se sent chanceler. Sa sœur, épouvantée, se précipite vers elle du dehors et la voit soutenue par les bras de la femme, entourée des enfants agités, pendant que le mort, debout et en chemise, manifeste aussi beaucoup de compassion pour sa bienfaitrice à moitié évanouie.

On les avait donc leurrées, les pauvres demoiselles Burton ! On avait joué devant elles, pour un demi-souverain, la comédie de la mort ! Aussi quelle indignation quand la sœur ainée revint à elle ! Mais les paroles des demoiselles furent brèves : *Awful! Awful!* (Epouvantable !) dirent-elles d'une voix saccadée, pour exprimer leur stupéfaction et leur horreur.

Et, sans écouter les explications des pauvres diables, elles disparurent dans les profondeurs de la nuit pluvieuse. Quand la mai sonnée fut rendue à elle-même, le mort, qui avait cessé trop tôt de jouer son rôle, fut couvert d'injures par les grands de la famille. C'était lui qui avait voulu ce drame hypocrite et, pour un demi-souverain, il avait compromis des séries de charités futures !

Pourquoi n'est-il pas resté sous son drap, l'imbécile, le vieil ivrogne ? Et, de fait, il aimait le gin, l'infortuné ! On le voyait peu à la maison : c'était un de ces maris intermittents qui se multiplient au dehors dans des corvées d'occasion ou des beuveries populaires, et n'apparaissent au logis que pour battre la femme, fouailler les enfants et ramasser la monnaie ; il pouvait donc, sans inconveniit, passer pour décédé aux yeux des tendres demoiselles Burton.

Et, sous le toit noir où crépitaient la pluie, la famille se lamenta et s'indigna longtemps autour de son chef qui, cette fois, n'osa pas sévir, car il comprenait son irréparable faute.

Il fut décidé qu'il serait privé de son demi-souverain, et qu'il vivrait comme il pourrait le lendemain et jours suivants. Quant à la femme, elle répétait avec mélancolie : « Et

dire que j'ai trompé ces honnêtes demoiselles! » Et, à bout de douleur, elle cria à son mari: « Que n'es-tu mort vraiment! »

Onna débordenâie.

Quand l'est qu'on vint dè sè fourrâ à lhi, qu'on est bin einvoltolhi dein lè linsus, qu'on a sono et qu'on est eindroumâi, ne fâ pas bon êtrê reveilli pè dâo trafi. Se l'est on tsin que dzapè à bin on contréveint que tapè, eh bin on sâ que l'est et on sè revirè dè l'autro coté; cein vo z'eimbété et vouaïque tot; mà s'on est reveilli pè dâo boucan qu'on ne sâ pas que l'est, lè z'époairâo coumeinçont à châ, à sè regregni dézo lo lévet, sein ousâ allâ vairè cein que y'a et sont mau à lâo z'ése tota la né; tandi que s'on preind son coradzo à dué mans po chaotâ frôu, einfatâ sè tsaussès et allâ vairè cein qu'ein est, on est tranquillo et on sè reindoo sein couson, kâ la pe granta eimpartiâ dâo teimps on s'époairè po rein.

L'autra né, onna brava véva que cutisiv soletta pè lo plian-pi dè la maison, vegrâi dè s'eindroumi quand onna débordenâie dâo tonaire la reveillè et la fâ rechâotâ dein son lhi.

« Eh! à Dieu mè reindo! » se fâ la pourra fenne, c'est on coup dè fusi; se bayi s'on mè voudrài tiâ!

Adon le châotâ frôu ein pantet et aprés avâi einfatâ on gredon, le frinnè amont lè z'égars po allâ criâ ào séco per tsi clliâo que démâoravont per amont. Clliâo dzeins sè relâivont, sè vitont à la couâite, et traçont frôu po tâtsi d'accerotsi l'assassin. Ma fâi aprés avâi verounâ pè vai la maison et pè lo courti, ne trâovont nion; vouâitont lè contréveint po vairè s'on lâi trovâvè on perte dè balla? rein; min dè careau épelliâ; lè z'épenatsès et lo tserfouliet n'êtont pas troupenâ, et diabe lo pas que y'avâi z'u cauquon perquie.

— Mâ, se firont à la véva, vo z'ai révâ; n'ia min z'u dè coup dè fusi; ne l'ariâ bin oïu.

— Oh! câisi-vo! y'ein su onco tot einsordellâie.

Enfin aprés avâi bin revouâiti pertot, l'eintront tsi la véva po bâire on verro 'su la poâire. Adou quand la véva àovrè lo boufet po preindrè dâi verro, le sè met à recâffâ coumeint 'na foûla.

— Qu'ai-vo, se lâi firont lè z'autro, que créyont que le pêzâi la boula?

— Veni vâi vairé!

Ye vont, et que trâovont-te? On pot pliein dè cougnarda ài pronomès, qu'êtai couvai avoué onna pétublia qu'on avâi attatsi fermo ào coutset dâo pot; et coumeint cein avâi fermeintâ, à cein que paré, la pétublia avâi châotâ, et c'êtai cllia débordenâie qu'avâi reveilli et épouâiria la pourra véva.

Lè z'autro ein rizont adé.

Réponse à la devinette du samedi 19 août.

Cette réponse se trouve raisonnée dans la lettre suivante:

Orbe, le 20 août 1893.

Monsieur,

Voici la solution de la devinette publiée dans votre numéro 36: Si le chasseur avait abattu à chaque coup une pièce de gibier, son ami aurait eu à lui payer $8 \times 12 = 96$ fr. Le dit ami n'ayant eu à payer que 24 fr., il y a donc une différence de $96 - 24 = 72$ fr., provenant d'un certain nombre de coups manqués. Pour trouver ce nombre, je raisonne ainsi: Puisque chaque coup manqué, non seulement ne rapporte pas 8 fr. au chasseur, mais qu'il doit payer 10 fr. pour chaque coup manqué, il se produit une différence en moins de $8 + 10 = 18$ fr. Le chasseur a donc manqué autant de coups que le nombre 18 est contenu de fois dans 72, soit 4 coups.

Recevez, monsieur, mes bonnes salutations.

J. OGIZ.

Ont aussi répondu juste: MM. Paul Magnin, Bulle; — Guilloud, Avenches; — Rosset, Genève; — Martin, Romanel; — Une blonde de La Sarraz; — Boltshauser, Montreux; — Delessert, Vufflens; — Neeser, Malleray; — Dufour-Bonjour et Orange, Genève; — Bastian, Forel; — Lavanchy, garde-frontière; — Cercle industriel, Neuveville; — Panchaud, Olbert-Frick; — Tinembart, Bevaix; — Gonet, Lausanne; — Rochat, Brenets; — Pelot, Biolley-Orjulaz; — Braillard, Verrières; — Perrochon, Bogis-Bossey; — Duchod, Paris.

La prime est échue à M. Pelot.

Charades.

Dans le *premier* souvent on verse le *second*, Le *tout* et son collier aux escrocs fait affront.

* * *

L'*un* est mois agréable, et l'autre écorce utile. Le *tout* est pauvre aux champs et superbe à

[la ville.]

Petits conseils.

Viandes mal cuites. — On aurait grand tort d'abuser des viandes saignantes. Elles sont, il est vrai, plus nourrissantes ainsi préparées; mais le bénéfice que l'on retire est plus apparent que réel, car on le perd en partie par le surcroît de fatigue que leur usage inflige à l'estomac. C'est là du reste le moindre des inconvénients de la viande saignante, car elle contient souvent des parasites, comme par exemple le germe du ténia (ver solitaire), qu'une cuisson suffisante seule peut détruire, et qui, en se développant dans notre organisme, y apportent de graves perturbations. La viande de mouton est la seule qui ne contienne jamais de ténias, il est donc moins dangereux de la consommer saignante que la viande de bœuf.

Rouille. — Un mélange de deux tiers d'huile de pétrole et d'un tiers d'huile d'olive constitue un excellent agent de préservation de la rouille.

Toiles cirées. — On ne doit jamais laver les toiles cirées avec de l'eau chaude, mais avec une éponge ou un linge imbibé d'eau froide. On peut de temps en temps, quand elles sont

trop grasses, les nettoyer avec de l'eau de cristaux de soude tiède.

Boutades.

Le petit Paul, qui a ravagé l'armoire aux confitures, a reçu de maman une verte semonce.

— Voyons, lui dit-elle en se radoucissant, dis-moi que tu te repens, et reconnais toi-même que c'est bien vilain d'être gourmand.

— Oh! oui, maman, c'est bien vilain, mais c'est bien bon.

Une bonne se présente pour entrer en place. Avant de rien conclure, elle demande à voir la cuisine et la chambre qui lui est destinée.

L'inspection de la première pièce paraît la satisfaire.

Arrivée à la chambre:

— Pas de tapis, ici! s'écrie-t-elle avec un dédain superbe... merci! je n'entre pas.

Une dame se présente dans un magasin spécial de poupées et demande à voir des modèles habillés.

— Je voudrais, dit-elle, une poupée avec une traîne, des bottes et un toquet.

— Madame, lui dit la marchande d'un air compassé, il y a des maisons qui tiennent ce genre d'articles... Ici, nous n'avons que des poupées honnêtes.

L. MONNET.

COMPTES DE MÉNAGE

VALABLES POUR 4 ANS

En vente à la Papeterie Monnet. — Prix 2 fr.

VINS DE VILLENEUVE

Amédée Monnet & Fils, Lausanne.

PARATONNERRES

Installations sur constructions de tous genres. Système perfectionné. Grande spécialité; nombreuses références.

L. FATIO, constructeur, à LAUSANNE

Demander à J.-H. MATILE, au Petit-Bénifice, Morges, échantillons de ses nouveautés pour robes, jupons, jaquettes et manteaux. Marchandise solide et meilleur marché que partout ailleurs, à qualité égale. Confection pour hommes; draperie, coton, couvertures, tapis, descentes de lit, etc.

ACHAT ET VENTE DE FONDS PUBLICS

Actions, Obligations, Lots à primes.

Encaissement de coupons. Recouvrement.

Nous offrons net de frais les lots suivants: Ville de Fribourg à fr. 13,40. — Canton de Fribourg à fr. 27,90. — Communes fribourgeoises 3 % différenciée à fr. 48,90. — Canton de Genève 3 %, à fr. 105,50. De Serbie 3 %, à fr. 88, — Bari, à fr. 58,25. — Barletta, à fr. 45,75 — Milan 1861, à 38, — Milan 1866, à fr. 11, — Venise, à fr. 25, — Ville de Bruxelles 1886, à fr. 106, — Bons de l'Exposition, à fr. 6, — Croix-blanche de Hollande, à fr. 13,90. — Tabacs serbes, à fr. 11,50. — Port à la charge de l'acheteur. Nous procurons également, aux cours du jour, tous autres titres. — J. DIND & C°, Ancienne maison J. Guilloud, 4, rue Pépinet, Lausanne. — Succursale à Lutry. — Téléphone. — Administration du Moniteur Suisse des Tirages Financiers.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GUILLOUD-HOWARD.